

Va là, je ne sais où

Adaptation par Eesha Sardesai

Le paysan cueillait et pressait des olives, dont l'huile odorante parfumait ses mains, ses bras, son corps entier pendant qu'il travaillait sans relâche. Le soleil était bas sur l'horizon. Tandis que sa lumière douce se déployait dans le ciel, l'homme fit une pause et contempla son verger – l'ondulation des collines, les oliviers, la maison où il vivait avec sa femme. C'était, il en était convaincu, le plus beau coin du monde.

« Emilio ! appela sa femme Helena depuis la maison. Emilio, viens vite ! Vois qui nous rend visite. »

Pendant qu'Emilio descendait la colline, la silhouette d'une voiture à chevaux apparut. Un drapeau de soie pourpre était fixé à l'arrière. Il portait les insignes royaux.

Emilio leva les sourcils de surprise. « Le roi ? pensa-t-il. En visite dans *notre* verger ? » Il accéléra. Comme on pouvait s'y attendre, en approchant de la maison, il vit que c'était vraiment le roi qui était venu.

« Votre Majesté, dit Emilio. Que nous vaut cet honneur ? »

« Bonjour, Emilio, dit le roi. Ta femme que voici – il fit un signe en direction d'Helena qui se tenait près d'eux – était en train de me parler de votre verger. Je passais avec ma voiture et je n'ai pas pu m'empêcher de remarquer sa splendeur. »

« Merci, votre Majesté, répondit Emilio. Oui, nous cultivons des olives ici, et chaque année nous vendons l'huile au marché. »

Le roi explora le verger du regard, ses yeux s'attardèrent sur plusieurs tonneaux d'huile posés près de là. L'huile était comme de l'or liquide, son parfum les enveloppait, imprégnant l'atmosphère de sa douceur végétale. Le roi avait connu d'innombrables huiles exotiques au cours du temps, pourtant il était certain de n'avoir jamais rencontré une chose pareille.

Le roi se tourna vers Emilio et Helena. « Je voudrais avoir ce terrain, annonça-t-il, et toutes les olives et l'huile que vous récoltez ici. »

Emilio était déconcerté. « Je – je suis vraiment désolé, votre Majesté, dit-il, mais je ne peux pas vous donner cette terre.

– Comment ça, tu ne peux pas me la donner ? » Le roi était incrédule. Il n'était pas habitué à ce qu'on lui refuse ce qu'il souhaitait.

« Votre Majesté, ce verger est dans ma famille depuis des générations. C'est chez nous. Je ne peux pas m'en défaire. S'il vous plaît, s'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour vous – n'importe quoi – je serais heureux de rendre service. »

Le roi resta un moment sans rien dire. « Bien sûr, je pourrais simplement saisir cette terre, se dit-il. Après tout, je suis le roi. » Mais ensuite il pensa à toutes les accusations de tyrannie que cela provoquerait, les arguments que cela apporterait à ses ennemis. Non, non, il lui fallait être plus malin.

« Tiens, dit le roi. Si tu ne me donnes pas ton verger d'oliviers, tu devras venir travailler sur mes terres pendant un an. Pendant une année, tu travailleras et tu accompliras chaque tâche que je t'assignerai. »

Emilio accepta cet ordre, et le lendemain matin, il alla sur les terres du palais.

Mais quand il y arriva, ce qu'il vit le choqua à en pleurer. Tous les arbres étaient squelettiques et avaient l'air malades, leurs feuilles jaunes et flétries, leurs racines effilochées ressortant du sol. La terre était sèche comme du sable.

Tandis qu'Emilio enregistrerait la scène, un des serviteurs du roi s'approcha de lui par derrière.

« Le roi a ordonné que tu ramènes ces arbres à la vie en deux jours, dit le serviteur.

– Deux jours ?! s'exclama Emilio. Comment... ?

– Deux jours, répéta le serviteur. Là – prends ceci. » Il mit dans les mains d'Emilio une bêche en piteux état.

Emilio se tourna vers les arbres squelettiques, les épaules écrasées par la résignation. Que faire ? Il commença à travailler.

Pendant toute la journée et même la nuit, il travailla dur, s'occupant des arbres, restaurant le sol, ramenant la vitalité au terrain. Le soleil dans la journée était dur et impitoyable, et la moiteur de la nuit ne valait guère mieux.

Le second soir, Emilio était couvert de saleté et écrasé de fatigue. Pourtant – miraculeusement – il y était arrivé. La terre était à nouveau souple et humide ; les arbres, débarrassés de leurs branches et de leurs feuilles mortes montraient une nouvelle vie.

Depuis le palais, le roi regardait, l'air contrarié.

« Qu'y a-t-il, Sire ? demanda le serviteur. Ne vouliez-vous pas qu'Emilio ressuscite les arbres ?

– Non, répondit le roi. Je voulais le tuer. Car alors j'aurais pu saisir sa terre.

– Sire, essaya de dire le serviteur, est-ce nécessaire ? Il y a sûrement une autre terre qui conviendra aussi bien.

– Non ! répondit le roi, qui était trop submergé par l'avidité pour entendre raison. Tu n'as pas vu ces olives ni senti leur huile. Va – donne plus de travail à cet homme. »

Cela continua – des jours, des semaines et des mois. Le travail était de plus en plus difficile, les tâches de plus en plus absurdes. Planter quatre-vingts nouveaux arbres, demandait le roi. En déraciner quatre-vingt de plus. Chaque fois, Emilio réussissait d'une manière ou d'une autre à faire ce qu'il fallait. Pourtant chaque fois, il pensait qu'il allait craquer sous la fatigue.

« Le roi essaie de me tuer au travail ! » dit Emilio à sa femme un soir au dîner. Il se tenait la tête dans les mains.

« La vie était tellement meilleure quand il n'y avait que nous deux et notre verger, gémissait-il.

– Oui, peut-être, répondit Helena. Mais à quoi bon regarder en arrière ? Notre vie est ainsi, maintenant.

– Bon, je veux me sortir de là, dit Emilio.

– Comment vas-tu t'en sortir ? demanda Helena. Le domaine royal s'étend aussi loin que la vue peut porter, tout comme sa loi.

– Il y a moyen de s'en sortir. »

Helena était une femme très sensée et astucieuse. « La sortie est en continuant, Emilio. Tu dois faire ton devoir. Ne regarde pas devant toi et ne regarde pas derrière toi. Continue simplement à faire ton travail. »

Donc Emilio continua. Il arrivait tôt le matin et quittait tard le soir. Aussi énorme que soit la tâche devant lui, aussi inconcevable semblait-elle, Emilio trouvait moyen de l'accomplir.

« Ça ne marche pas ! dit finalement le roi, frustré, à son serviteur.
Nous devons trouver une autre façon de nous débarrasser de cet homme.

– Hmm, dit le serviteur, j'ai une idée. » Il en fit part au roi, qui hocha la tête.

Le lendemain, le serviteur vint voir Emilio dans les jardins.

« Bonjour, Emilio, dit-il avec brusquerie. J'ai un ordre du roi pour toi.

– Oui, qu'est-ce que c'est ? »

– Le roi a dit, je cite : “ *Va là, je ne sais où. Ramène ça, je ne sais quoi.*”

– Va – désolé, où ? demanda Emilio, perplexe.

– *Va là, je ne sais où. Ramène ça, je ne sais quoi.* »

Emilio regarda le serviteur, bouche bée. « C-comment suis-je censé aller je ne sais où ? Et ramener *je ne sais quoi* ?

– Je ne fais que transmettre le message, dit le serviteur. Je te souhaite bonne chance. » Et sur ce, il partit.

Plus tard ce soir-là, Emilio fit part à sa femme de sa situation embarrassante. De nouveau, il se prit la tête dans les mains.

« Je sais que je l'ai déjà dit, mais c'est vraiment une tâche impossible », dit Emilio. “ *Va là, je ne sais où. Ramène ça, je ne sais quoi.* ”

Helena fronça les lèvres. Elle réfléchissait intensément. « *C'est* une énigme, dit-elle. Mais tu sais, il y a peut-être quelqu'un qui pourrait t'aider.

– Oh oui ? dit Emilio en relevant la tête. De qui s'agit-il ?

– Il y a une vieille femme sage dont les gens parlent. On dit qu'elle aide ceux qui sont... en recherche.

– Et où puis-je trouver cette vieille femme sage ?

– Personne ne sait exactement, mais j'ai entendu dire que si tu traverses la forêt, puis continues bien après, et encore un peu plus loin, tu peux trouver sa maison. »

Emilio n'avait pas l'air convaincu. « Écoute-moi, dit gentiment Helena, il faut que tu voies cette vieille femme sage. Je sens qu'elle peut t'aider. »

Ainsi, en dépit de ses questions et de ses doutes, Emilio partit. Il traversa péniblement la forêt, puis, ensuite, il continua à marcher. Et à marcher. Et à errer. Il perdit la notion du temps. Il allait abandonner quand il vit, au loin, ce qui ressemblait à une petite cabane. Une lumière vacillait à la fenêtre.

« Serait-ce cela, se demanda-t-il, la maison de la vieille femme sage ? » Il courut frapper à la porte.

Elle s'ouvrit et là, debout sur le seuil, il y avait une femme avec une couronne de cheveux gris-argent et un visage sillonné de rides.

Elle émettait un rayonnement inexplicable – Emilio n'avait jamais rien vu de tel. C'était comme si le soleil, ou peut-être la lune, rayonnait à travers son être. Il y avait dans ses yeux une sorte de connaissance.

« Oui, mon fils ? » dit-elle. Sa voix était douce et profonde.

« S'il vous plaît, Madame, dit Emilio. J'espère que vous pouvez m'aider. » Dieu sait pourquoi, il sentait qu'il pouvait parler à cette femme, que s'il lui racontait sa situation, elle comprendrait. Et donc, sans préambule, il lui raconta toute l'histoire – le roi qui le faisait travailler jusqu'à épuisement, les tâches de plus en plus impossibles et finalement cela – cet ordre : « *Va là, je ne sais où. Ramène ça, je ne sais quoi.* »

Quand Emilio eut fini de raconter son histoire, la femme posa une main sur son épaule et sourit.

« Tu es donc venu, dit-elle. Attends ici. » Elle disparut dans sa maison.

Au bout d'un moment, elle revint à la porte en tenant un petit paquet dans ses mains. Il était soigneusement emballé dans du papier brun.

« Tu sais où tu es ? demanda-t-elle à Emilio.

– Je suis devant votre cabane, dit-il.

– Mais sais-tu où est cette cabane ?

– Je pense que je le sais maintenant. Mais je ne le savais pas avant. Hé – hé, attendez ! » dit Emilio tout excité. Il en prenait finalement conscience. “ *Va là, je ne sais où...* ”

« Oui, mon fils, dit la femme sage. Maintenant, prends ceci – elle lui mit le paquet dans les mains – et ramène-le directement au roi. Et si le roi dit que ce n'est pas ce qu'il t'a envoyé chercher, dis-lui que tu vas l'emporter jusqu'à la mer et le détruire. Et pendant que tu marcheras vers la mer, saisis un bâton et commence à taper dessus. »

Emilio se contentait de la regarder fixement.

« Va, maintenant », dit la femme sage, les yeux brillants.

Emilio hocha lentement la tête, exprimant un mélange de stupéfaction et d'espoir. Il remercia la vieille femme sage et entreprit le long voyage de retour.

Quand il atteignit finalement le palais, le roi n'en croyait pas ses yeux.

« Votre Majesté, annonça Emilio en s'approchant du trône, j'ai fait ce que vous avez demandé. Je suis allé là, *je ne sais où*. Et j'ai ramené *ceci*. » Il tendit le paquet.

« Qu'est-ce que c'est ? demanda le roi.

– Je ne sais pas », dit Emilio.

Avec une expression dubitative, le roi saisit le paquet et déplia le papier brun. Il y avait à l'intérieur un petit tube rond recouvert d'une peau fine, cirée – un tambour.

Le roi souleva le tambour vers la lumière, les sourcils froncés.

« Tu as dû aller au mauvais endroit, dit-il très vite en lançant le tambour à Emilio. Ce n'est pas ce que tu devais rapporter. Et comme tu n'as pas rempli ton devoir, je vais envoyer mes gardes se saisir de ta terre, de ta maison, de tes oliviers – de tout.

– Oui, votre Majesté, dit Emilio. Mais puisque je n'ai pas ramené ce qu'il fallait, je dois l'emporter jusqu'à la mer pour le détruire. » Et avant que le roi ait pu réagir, Emilio était sorti de la salle du trône.

En route vers le rivage, Emilio vit plusieurs bâtons souples le long de la route. Se rappelant le conseil de la femme sage, il en prit un et commença à taper avec, fort, sur le tambour.

Boum ! Pour un si petit tambour, il résonnait remarquablement. *Boum !* Emilio commença à taper en rythme. *Boum !* Le son l'entourait. *Boum !* Le son était en lui. *Boum !* Le son se déplaçait en lui. *Boum !* Le son n'était-il pas, en fait, lui-même ?

Il marchait, continuant à battre le tambour, sa conscience entraînée de plus en plus profondément à l'intérieur. Le roi, les tâches impossibles, la peur de perdre sa maison –

tout était maintenant très loin. Son esprit devenait silencieux Il n’y avait pas de pensées, juste le son, juste le silence.

Et si Emilio s’était retourné, il aurait réalisé que toute une foule s’était rassemblée derrière lui. Eux aussi étaient enivrés par le son du tambour ; eux aussi marchaient au même rythme. Même les gardes que le roi avait envoyés s’emparer de la terre d’Emilio s’étaient arrêtés en route. Ils marchaient également au rythme du son. Le roi leur criait après, mais c’était en pure perte. Ils obéissaient à un ordre plus puissant que le sien.

Quand Emilio atteignit le rivage, son visage était transfiguré par la lumière. Tout son être rayonnait. Avec un dernier battement de tambour, un battement dont le son se répercuta et résonna dans tout le royaume, il écrasa le tambour et lança les morceaux dans la mer.

Va là, je ne sais où. Ramène ça, je ne sais quoi, murmurait Emilio en s’adressant à l’eau.

Ce n’était que maintenant qu’il savait : Il avait toujours été là. Il avait toujours été Cela.



© 2019 SYDA Foundation®. Tous droits réservés.

Cette histoire est inspirée par le conte de Léon Tolstoï « Le tambour vide ».